

## La terre Promise

- *Mon frère, pourquoi avons-nous dû encore fuir ?*
- *Tagaloo, tu sais bien que c'est de ta faute, je t'avais dit de ne pas courtiser la fille du chef de l'île double, que ses habitants appellent Niuatoputapu.*
- *Mais ce n'est pas ma faute, elle ....*
- *tais-toi, tu es le plus beau et le plus fou de nos guerriers, je sais bien que toutes et tous t'admirent, mais elle n'était pas pour toi.*
- *Je t'assure....*
- *Oui ?*
- *Bon, je reconnais, j'ai eu tort de rentrer dans le falé de son père à Hihifo et de l'approcher. Mais je te jure qu'il ne s'est rien passé.*
- *Et son peigne dans tes cheveux.*
- *Elle me l'a offert.*
- *Et ce collier de fleurs que tu n'as pas quitté même lorsqu'il nous a fallu fuir.*
- *Hum !*
- *Tiens, tu n'as plus ta façon habituelle.*
- *Je respecte trop mon frère aîné pour le contredire. Alors, qu'allons-nous faire maintenant ?*
- *Une fois de plus, nous avons repris la mer. Notre famille et ses alliés représentent treize pirogues. Il nous faut trouver une île déserte et accueillante. As-tu une idée ?*
- *Tui Oro, guide de notre peuple, nous irons où tu nous guideras.*
- *Ah ça, lorsqu'il s'agit de prendre des décisions difficiles, tu me renvoie mon titre au visage.*
- *La cohésion de nos familles et de notre groupe de pirogues repose sur le droit d'aînesse. Je sais bien que nous sommes sept frères et que chacun de nous a ses idées et ses lubies. Alors, oui, je t'obéis et je suis ton homme lige. Sans ton autorité ferme et paternelle, nous ne serions qu'un corps sans tête qui s'agite comme un poulet décapité.*
- *Merci pour la comparaison. Bon, un de nos cousins a entendu parler par un pêcheur de l'île double, de l'existence d'une petite île verdoyante au nord. Personne ne s'y est encore installé car elle est très isolée.*

Oro, changea alors de registre et utilisa le reo aliki, la langue des nobles et des savants prêtres de son peuple.

- ***Ainsi, si tu continues tes frasques, elles resteront circonscrites dans le lagon.***
- *Hum. J'ai remarqué que tu te remets à parler la langue des chefs chaque fois que tu veux me rappeler ma place sans pour autant froisser mon caractère ombrageux et chatouilleux. Père serait fier de toi, tu sais obtenir de nous ce que tu veux.*
- ***Petit frère, s'il n'y avait que toi à être ombrageux, fantasque et susceptible. Notre peuple est fier, c'est sa force et sa faiblesse. Nous refusons de plier devant la menace et nous préférons mourir au combat que dans les affres de la vieillesse. Ce n'est pas pour rien que nous n'avons jamais pu vivre durablement avec les petits hommes noirs de l'ouest. Nous sommes des guerriers. Notre honneur est chatouilleux et seule les strictes règles de préséance mises en place par nos aïeux nous permettent d'admettre l'autorité des frères aînés. Nous n'hésitons jamais à répandre notre sang sur les champs de bataille mais nous avons appris à respecter les premiers nés, choisis par les dieux pour le meilleur et pour le pire.***
- *Drôle de manière de me rappeler que je ne suis que le septième fils de notre père.*

- *Et tu as toujours été son préféré !*
- *Tiens, tu reparles comme le commun des mortels. J'ai vraiment du mal à l'admettre mais nous avons de la chance d'avoir un guide tel que toi et pas un chef gros et gras comme le chef Rongorongu du village de Hihifo.*
- *Son peuple est heureux. Ils vivent en paix et les ventres de leurs femmes sont féconds. Leurs taros sont ronds et leurs ignames sont longs. Leurs puakas sont gras comme leur chef et leurs pêches donnent des poissons en abondance. C'est ce que je veux pour notre peuple et s'il faut que je devienne gras et lourd comme lui, je suis prêt à vivre cette vie durant de nombreuses lunes.*
- *Et nos rêves de conquête et de victoire sur tous nos ennemis, les as-tu oublié ?*
- *Tagaloa, nous n'avons plus douze ans et nous ne jouons plus aux guerriers. Nous avons tous eu notre part de guerre et de batailles. **Qu'avons nous gagné : des cicatrices et des tatouages remémorant notre courage !***
- *Et voilà que tu reparles comme père. Paix à ses cendres.*
- ***Oui, je parle la langue des chefs pour te rappeler que toi comme moi ne pouvons pas nous contenter d'agir et d'avancer à l'aveugle dans la vie. Nous sommes les guides de notre communauté et nous allons donc conquérir pacifiquement cette île prometteuse.***
- *Ainsi soit-il, Tui Oro, notre guide paternel et fraternel.*

C'est ainsi que les treize pirogues quittèrent Niuatoputapu, au nord de ce que les hommes appelleront bien plus tard les Tonga. Cela faisait des centaines et des centaines de lunes que les ancêtres de ce que l'on dénommerait bientôt les Uvea, avaient quitté les terres de leurs ancêtres loin, loin, loin à l'ouest. Á l'aube des temps, les hommes rouges étaient des pêcheurs, amis des dauphins et mangeurs de poisson cru. Un jour, de petits hommes jaunes venue du nord avaient voulu les réduire à l'esclavage. Les hommes rouges s'étaient révoltés mais ils étaient moins nombreux. Alors ils avaient pris leurs familles et leurs biens et ils étaient partis vers l'est, à l'aventure.

Les légendes racontaient l'errance du peuple rouge qui entrerait dans l'histoire sous le nom savant de peuple austronésien. Les pirogues doubles de ces aventuriers aujourd'hui oubliés étaient entrées dans des dizaines de baies. Certains hommes rouges étaient restés dans les îles hautes de l'ouest. D'autres étaient tombés au combat. Chaque fois, ceux qui étaient repartis avaient découvert de nouvelles terres habitées par de petits hommes noirs. Et puis un jour, leur dernière flottille de grandes pirogues doubles était arrivée devant des terres vierges de toute occupation humaine.

Il ne s'agissait plus d'îles hautes mais d'atolls et de petites îles qui émergeaient de l'océan comme des bijoux incroyablement beaux et précieux.

Il ne restait plus que quelques centaines de guerriers-pêcheurs, intrépides et fous, qui avaient toujours refusé de devenir les vassaux des agriculteurs-guerriers des îles noires. Il était temps que le destin soit clément.

Les derniers Austronésiens se répandirent dans ce que l'on appellerait un jour les îles Tonga et l'archipel des Samoa. Plus tard, ils créeraient le triangle polynésien. Aujourd'hui, ce sont treize pirogues qui voguaient vers une île déserte en plein milieu de l'Océanie centrale.

\*

- *Tagaloa, je suis heureux que le cyclone ne nous ait pas englouti dans les profondeurs de l'océan. Quelle est l'étendue des dégâts ?*

*- la pirogue de Maui, la treizième pirogue dans l'ordre des préséances, a disparu. Quelques uns des notres ont été emportés par les vagues déchaînées. Tous sont épuisés. La plus grande partie de nos provisions a disparu dans les profondeurs de l'océan.*

*- Bon, si l'on en croit les dire du pêcheur, l'île que nous convoitons devrait être à quatre ou cinq jours de mer. Nous allons continuer et la trouver.*

*- Tui Oro, nos ventres sont vides. Ne vaudrait-il pas mieux rebrousser chemin et revenir à Niuatoputapu. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour notre peuple.*

*- Ton honneur t'honore. Non, ce n'est pas la solution. Nous n'avons plus assez de forces pour revenir sur nos pas. Il nous faut découvrir cette île ou bien périr. Nous allons réussir. Donne l'ordre à toutes les pirogues de se rapprocher et que les vivres soient partagés équitablement. Et que chacun tente par tous les moyens de pêcher tous les poissons possibles, seule leur chair sera susceptible de nous désaltérer dans les jours qui viennent.*

Et le temps s'écoula, lent, tellement lent. Et si les guerriers rouges étaient intrépides au combat, ils pleuraient en voyant leurs femmes et leurs enfants dépérir. Certains commençaient à jurer et à s'insurger contre les ordres de leurs aînés. Quelques coups de rame et l'ordre revenait pour quelques heures.

Tui Oro obligea chacun à partager sa maigre pitance et les estomacs criaient famine sous le soleil de plomb qui suivait les grandes tempêtes. Le vent était inexistant ou fantasque et l'expédition se traînait en plein milieu d'un océan désespérément vide.

Le troisième jour, Tagaloa retrouva dans un des caissons de flottaison un morceau de poisson qui marinait là depuis plusieurs semaines. La puanteur était forte mais la faim l'était plus encore. Le grand guerrier prit une bouchée et il cria :

*- « kai fafaru ! ». « Mais c'est bon ! ».*

Par extraordinaire, l'eau de mer avait pourri la chair tout en la transformant en un met spongieux, mous et mangeable, qui parut délicieux à son ventre affamé. Son épouse eut droit à la seconde bouchée et ses enfants apprécièrent eux aussi ce cadeau musqué de la providence. Un nouveau « délicatessen » était né et il était promis à un grand avenir pour peu que l'expédition survive.

Une recherche intervint sur toutes les pirogues et des variantes du même met furent découvertes et englouties dans l'instant. La faim avait fait naître une nouvelle spécialité culinaire propre aux mondes austro-polynésiens. Désormais, les marins sauraient comment sauvegarder les filets de poisson dans de l'eau de mer. Le fafaru était né.

Le cinquième jour, une vieille femme décéda. Elle fut pleurée selon les rites ancestraux et Tui Oro offrit le dernier siapo qui lui restait pour qu'elle soit ensevelie comme le voulait la tradition. Une des grosses pierres qui servait d'ancre fut sacrifiée et encordée au linéul. Après une dernière prière adressée aux divinités privilégiées par la famille de la cinquième pirogue, la pierre fut jetée et le siapo s'enfonça dans les profondeurs de l'océan.

Soudain, l'aileron d'un requin apparut. Le chef de la cinquième pirogue mit alors tous son bras dans l'eau et commença à l'agiter afin que le mao épargne sa grand-mère et cingle vers sa grande pirogue. Le monstre sortit de nulle part était interloqué par ces longues ombres qui vogaient au dessus des immensités marines qui étaient son royaume. Il se mit à faire des cercles de plus en plus resserrés autour de la grande pirogue.

Tui Oro avait intimé à tous de se taire et seul le bras de Te Rupe continuait à brasser la mer étale.

Son fils aîné, le beau et noble Te Ata, s'était levé en silence et il s'était posté dans l'ombre de la grande voile qui pendait lamentablement dans l'attente de la moindre brise marine.

Soudain, le squalo fonça vers le poisson rouge qui le narguait.

Il le manqua de peu et Te Rupe n'oublia jamais comment l'adrénaline avait envahi tout son corps et sa conscience, lui permettant d'anticiper d'un micro-instant le moment où la mâchoire du long requin gris allait se refermer sur son avant-bras.

Dans le même instant, le squalo sentit une lance effilée traverser son crane et s'enfoncer dans le minuscule cerveau qui commandait les moindres mouvements du grand prédateur des mers. Il savait qu'il allait s'enfoncer dans les eaux sombres des profondeurs quand il sentit qu'un ennemi inconnu tombé du soleil le chevauchait. Doté de plusieurs bras comme une pieuvre, cette force inimaginable s'accrochait à la lance qui le traversait tout en enfonçant dans son flanc un long couteau en os qui lui fouillait les entrailles. Deux autres pédoncules essayaient de l'empêcher de se débattre et le requin gris sentit ses dernières forces l'abandonner. Il mourut comme il avait vécu, seul et dans le sang.

Son corps fut une véritable aubaine pour toute l'expédition et chacun put mâcher quelques morceaux de la chair du monstre. L'optimisme était revenu. Les Dieux avaient donné un signe. Un homme de l'art commença à tatouer un dauphin terrassant un requin sur les dos large et puissant de Ta Ata.

Et soudain, le vent revint.

\*

*- Terre, terre !*

*- Tagaloa, maintenant que tu as trouvé ce que nous cherchions, tu dois descendre du mât. Mais, au fait, on ne voit rien.*

*- Oui, grand frère, tu as raison. Aucune terre en tant que telle à l'horizon. Je viens juste d'apercevoir au loin des nuages en plein milieu de l'océan. Comme nous le savons tous, c'est une preuve de l'existence d'une île.*

*- Oui, et maintenant il ne nous reste plus qu'à nous rapprocher jusqu'à ce que l'on voit les premiers oiseaux de mer qui confirmeront la bonne nouvelle.*

Le lendemain matin, un brouillard épais empêchaient les marins d'apercevoir la terre toute proche. Ils étaient conscients qu'ils risquaient de dépasser l'île sans l'apercevoir alors que tous étaient épuisés.

Tui Oro ne pouvait pas se permettre de manquer l'île. Alors, il joua sa dernière carte. Le dernier puaka de l'expédition, une truie gravide, fut jetée à l'eau. Et comme chacun le sait, les cochons sentent la terre et nagent dans sa direction, qu'elle soit visible ou cachée par une véritable purée de pois.

Le puaka fafine fila vers la gauche et les douze pirogues rescapées le suivirent à la file indienne. Leurs pilotes savaient bien que les récifs lagonaires étaient plus que dangereux. Nombre de grandes pirogues s'étaient fracassées contre eux et leurs équipages avaient été noyés, désarticulés dans les rouleaux ou bien dévorés par les maos qui infestent toutes les passes. Soudain, une trouée apparut dans le brouillard. Une passe apparut.

Le puaka s'y engouffra et les pirogues le suivirent. Le vent du changement de marée se leva et le voile fantomatique commença à se dissoudre. L'île apparut soudain dans toute sa splendeur. Tui Oro se leva et il donna l'ordre que tous attendaient :

- *Á vos rames !*
- *Vaa, vaa ! (allez, allez !)*
- *Souquez, nous allons enfin avoir notre « chez nous », notre fenua !*

Bientôt, la proue de la première pirogue s'enfonça dans le sable et Tui Oro fut le premier à sauter à terre comme son rang et sa dignité l'imposaient.

***- Au nom de tous les Dieux que nous honorons, cette terre devient notre. Elle devient notre fenua et nous la dénommerons Uvea en mémoire de notre ancêtre éponyme, le grand Tui Uvea. Quant au lieu où nous arrivons, nous l'appellerons Hihifo comme le principal village de Niuatoputapu.***

*- Io, io !!!!*

***- Et maintenant, le premier qui ramènera de l'eau douce entrera dans la légende sous le nom de Tane pape, l'homme qui apporta l'eau à son peuple. Il fait soif !***

L'errance s'achevait et une nouvelle vie commençait. Les quelques trois cents hommes, femmes et enfants qui venaient de baptiser Uvea allaient la transfigurer : les premiers cocotiers seraient plantés, les zones côtières seraient mises en culture, les puakas allaient bientôt prospérer, les arbres du bord de mer donneraient les poteaux des premiers fales et les enfants allaient commencer à gambader et à jouer. Une nouvelle île venait à la vie et l'osmose entre les éléments et l'homme ne feraient que croître dans les décennies puis les millénaires à venir. Uvea était née !

C'est ce jour là que naquit le premier enfant né dans l'île, fils de Tui Oro et de sa compagne Malia. Ses parents l'appelèrent Lavelua, prénom du grand père qui avait été le premier à découvrir les îles Tonga près d'un siècle auparavant. Personne n'imaginait alors que ses exploits transformeraient son prénom en titre de gloire guerrière et de sagesse coutumière. Peu après sa mort et son enterrement dans un lieu secret et sacré, il fut décidé que le prénom de Lavelua ne serait plus un nom, mais un titre réservé aux plus grands alikis d'Uvea.

Frédéric Angleviel, 2016